

1812 : de Vilnius à Tchaïkovski

Vilnius, octobre 2001. Des engins de terrassement exhument quantité d'ossements humains en œuvrant comme de coutume à la réalisation d'un parking souterrain. Avec cette découverte fortuite, d'aucuns s'interrogent aussitôt : est-on en présence d'un charnier récent qui aurait été enfoui clandestinement dans les entrailles de la capitale de la Lituanie ? L'hypothèse d'une exécution massive d'individus, imputable aux crimes du régime soviétique ou aux exactions des forces allemandes, qui avaient occupé un temps ce territoire durant la Seconde Guerre mondiale, est rapidement écartée. Des boutons, des pièces de monnaie, des fragments d'uniformes et d'équipements en cuir, caractéristiques du Premier Empire français, sont retrouvés en grand nombre à proximité des squelettes de sorte que pour les équipes d'archéologues qui furent aussitôt dépêchées sur place, aucun doute ne fut permis : ces ossements ne pouvaient qu'appartenir aux dépouilles des soldats de la Grande Armée, disparus en 1812 durant l'épouvantable retraite de Russie.

*

Été 1812. Dans la chaleur étouffante de la capitale lituanienne, les soldats de la Grande Armée renforcent activement les fortifications de cette place-forte stratégique à laquelle Napoléon entend assigner un rôle considérable : celui d'une base arrière venant au soutien d'un puissant dispositif militaire qui doit conduire les armées françaises aux portes de Moscou avant le début de l'hiver, au terme d'une offensive qui doit être menée à marche forcée. Les préparatifs vont bon train : des fossés sont creusés, des entrepôts sont bâtis, des hôpitaux sortent de terre.

Quelques semaines auparavant, l'empereur avait franchi le Niémen, envahissant soudainement le territoire russe, à la tête de l'armée des *Vingt Nations*, forte de près de 700.000 hommes, dont la moitié seulement était composée de soldats de nationalité française. La paix de Tilsitt, signée en 1807 entre Napoléon et le tsar Alexandre I^{er} n'avait guère dissipé le sentiment de défiance réciproque qui empoisonnait de longue date les relations franco-russes. La levée par la Russie, en ce début d'année 1812, du blocus continental mis en place par Napoléon en 1806 pour étrangler économiquement l'Angleterre, dénoue ce contentieux larvé et offre à l'empereur des Français, alors à l'apogée de sa puissance, l'occasion de lancer ses armées contre la seule puissance continentale qui lui résistait jusqu'alors.

Fin juillet, les troupes napoléoniennes reprennent leur marche. Malgré la fatigue et les privations sans nombre, elles progressent très vite face à un ennemi insaisissable qui refuse des semaines durant le combat frontal, tout en pratiquant l'efficace tactique de la *terre brûlée*. Défait sur le champ de bataille de la Moskova, le 7 septembre 1812, le tsar Alexandre I^{er} renonce prudemment à défendre Moscou. Le 14 septembre, Napoléon investit sans coup férir les lieux, entièrement désertés par la plupart de ses habitants, mais au

lendemain de l'entrée victorieuse des forces françaises, la ville est incendiée par les Russes. L'insécurité règne partout dans une ville alors en proie aux pillages, dans laquelle, en pareilles circonstances, l'armée de Napoléon ne peut prendre ses quartiers d'hivers avec sûreté. A la mi-octobre, redoutant davantage la menace du « général hiver » que l'improbable contre-offensive des troupes russes, l'empereur est contraint de quitter Moscou en rebroussant chemin dans la précipitation. La retraite de Russie commence.

L'armée française marche péniblement en direction du nord, en reprenant l'itinéraire qu'elle avait emprunté vaillamment quelques mois auparavant. Harcelé de toutes parts par les Cosaques du général Koutouzov, ralenti par des chariots chargés de lourds butins, affaibli par les désertions massives, le gigantesque convoi peine à avancer en ce territoire hostile, subissant en outre les rudes assauts d'un hiver précoce qui s'annonce particulièrement rigoureux. Les 26 et 27 novembre, le gros des troupes françaises parvient à franchir la Bérézina au prix de pertes considérables. En ligne de mire, Vilnius, siège d'une forte garnison française, où chaque soldat espère trouver refuge et reconstituer ses forces avant de regagner la France. Mais c'est sans compter sur les ravages foudroyants causés par les infections virales et le froid glacial qui atteint alors des températures avoisinant les - 30° C, décimant pareillement les rangs d'une armée qui n'est plus que l'ombre d'elle-même. Dans son poème *L'expiation*, si saisissant, Victor Hugo avait vu juste : « *Hier la grande armée, et maintenant troupeau* ».

Début décembre, les rescapés atteignent enfin Vilnius et s'y engouffrent, affamés et en guenilles, dans un désordre indescriptible : dispersés, indisciplinés, échappant totalement à l'autorité de leurs officiers, les soldats tentent de se loger à la hâte, dans les monastères ou dans les maisons de particuliers, en se frayant avec difficultés un chemin dans des rues encombrées par les voitures et les attelages. Les soldats malchanceux qui ne parviennent pas à trouver refuge dans les maisons, où s'entassent pêle-mêle les blessés comme les hommes valides, tombent de fatigue et meurent instantanément de froid. Parmi ces infortunés, certains croient pouvoir en réchapper en s'abritant dans les fossés qui ceignent la ville : victimes d'une cruelle ironie du destin, ils ne feront que se précipiter inconsciemment vers leurs propres sépultures qu'ils avaient aménagées de leurs mains quelques mois plus tôt ! Citons encore Victor Hugo: « *On s'endormait dix mille, on se réveillait cent* ».

Prévenu d'une tentative de coup d'Etat, l'empereur quitte la ville le 5 décembre pour gagner précipitamment Paris. Le commandement de l'armée est confié au Maréchal Murat qui organise la résistance face à un ennemi qui est désormais aux portes de la ville. Le 8 décembre, la consternation est à son comble parmi les soldats démoralisés lorsque, à son tour, le roi de Naples quitte soudainement Vilnius avec, dans son sillage, les quelques troupes qui demeurent encore valides. Les soldats blessés, atteints par la maladie ou ceux qui restent cloués au sol, pareillement immobilisés par l'épuisement, la faim ou le froid, sont abandonnés à leur terrible sort. Les 11 et 12 décembre, les troupes du redouté Koutouzov

s'emparent d'une ville en plein chaos, incapable de résister militairement : décimée, exsangue, l'armée française n'avait plus à opposer au vieux général russe que des combattants à l'agonie. Après la prise de la ville, craignant les épidémies, les russes utiliseront des semaines durant les fossés aménagés six mois plus tôt par les soldats de Napoléon pour y enfouir par milliers les dépouilles des victimes françaises mortes durant les hostilités. Avec la reconquête de Vilnius par les troupes du tsar Alexandre I^{er}, qui y fit une entrée triomphale le 22 décembre, la bataille venait de s'achever sur le front russe sur une incroyable débâcle française.

*

Au lendemain d'une funeste campagne de Russie à laquelle ne survivra qu'un sixième des effectifs de la Grande Armée, la donne diplomatique a changé en Europe et Napoléon n'est plus le maître du jeu. Au plan militaire, le rapport de forces s'inverse rapidement au bénéfice des puissances européennes jusqu'alors soumises à la domination française. S'émancipant d'une tutelle napoléonienne dont le crédit militaire venait subitement de s'évanouir, les Autrichiens, les Prussiens, les Russes, les Suédois, habilement soutenus par les Anglais, s'unissent en une formidable entente qui remportera en octobre 1813 une victoire décisive à Leipzig contre les troupes napoléoniennes, avant que les coalisés ne se décident de porter le fer sur le sol français un an plus tard. Un temps ranimée par les succès militaires inattendus remportés par l'armée française début 1814, lors de la campagne de France, l'aventure napoléonienne s'achèvera dans la désillusion le 18 juin 1815 aux confins de la morne plaine de Waterloo.

Au plan intérieur, sortant d'une épreuve inédite dans son histoire, la Russie fut dévastée, ses finances asséchées, son économie ruinée. L'armée devait subir des pertes considérables : à l'égal du nombre de victimes humaines françaises, 300.000 morts et disparus furent recensés du côté russe. Cependant, la reconstruction des villes et villages détruits par les combats ne tarda guère : à Moscou, la future Place Rouge fut réaménagée à grands frais et de nouveaux édifices, construits à la gloire du tsar victorieux, surgirent partout de terre. Sur la place du Théâtre, alors redessinée, fut élevé entre 1821 et 1824 le nouveau théâtre du Bolchoï. Mais la campagne de Russie n'entra véritablement dans l'imaginaire russe qu'avec le règne de Nicolas I^{er} (1825-1855), lequel, entres autres initiatives, porta aux nues la bataille de Borodino (ou bataille de la Moskova) dont la célébration annuelle devait s'amorcer à partir de 1839. Dans le registre culturel, les œuvres magnifiant la victoire russe sur les forces napoléoniennes se multiplièrent de tous côtés, au plan pictural, dans la confection des objets décoratifs et d'intérieurs mais aussi dans l'univers des belles-lettres : avec *Guerre et paix*, roman publié sous forme de feuilletons entre 1865 et 1869, Léon Tolstoï composa une œuvre monumentale qui fera entrer dans la postérité littéraire les hauts faits d'armes de 1812 ; un siècle plus tard exactement, cette vaste fresque historique fut magnifiquement portée à l'écran par le cinéaste soviétique, Sergueï Bondartchouk.

A cette même époque, à Moscou, les travaux de la cathédrale du Christ Sauveur, érigée pour honorer le souvenir de la guerre menée contre Napoléon I^{er}, furent repris avant d'être achevés en 1881. La consécration de l'édifice religieux, en mai 1883, fut placée sous le signe du sacre de l'empereur Alexandre III, lors d'une cérémonie majestueuse au cours de laquelle fut joué le poème symphonique de Tchaïkovski, *L'Ouverture solennelle 1812*. Composée en 1882 pour célébrer le soixante-dixième anniversaire de la victoire des Russes sur les forces napoléoniennes, cet imposant ouvrage musical, moins emblématique du lyrisme raffiné de l'œuvre du célèbre compositeur que de l'esprit patriotique du moment qu'il s'agissait alors de conforter, fut le fruit d'une commande de son ami russe Nikolai Rubinstein, l'une des plus influentes personnalités musicales de son temps. Avec cette pièce symphonique de circonstance, quelque peu tapageuse, - qui exige pour l'interpréter de doter l'orchestre d'un arsenal musical imposant, mêlant astucieusement cloches, fanfare militaire et *bombardone*, sorte de grosse caisse censée imiter le tir de canon - Piotr Ilyitch Tchaïkovski puise son inspiration créatrice, - en un siècle charnière qui voit partout s'exprimer les poussées identitaires - à une source marquée par un fort sentiment national, à l'exemple d'un Beethoven qui en son temps composa, avec *La Bataille de Vittoria* ou *Victoire de Wellington*, une partition pareillement cocardière.

L'Ouverture 1812 comporte six épisodes qui, à l'écoute, se détachent assez distinctement les uns des autres. D'emblée, introduisant de belle manière l'évocation de l'entrée en guerre des deux belligérants, l'œuvre musicale s'ouvre sur une harmonie de cordes jouant, avec une sonorité dramatique, le traditionnel choral des armées russes *Dieu sauve ton peuple*, suivi aussitôt après par des chants solennels implorant la victoire russe. Les préparatifs militaires sont ensuite exprimés par le jeu imaginaire des cors et les roulements de timbales qui traduisent l'agitation propre aux champs de bataille : l'exécution de *La Marseillaise* signale à cet instant la victoire française lors de la bataille de la Moskowa et la prise de Moscou qui s'ensuivit. Puis, la force d'âme des Russes, annonciatrice des revers de Napoléon, est évoquée au travers de deux thèmes tirés de chants populaires. Dans une impeccable succession chronologique, la retraite de l'armée de Napoléon est illustrée par un *diminuendo*, auquel succèdent des coups de canons symbolisant la progression victorieuse des troupes russes dont l'apothéose finale culmine par d'impressionnantes salves de canon. La défaite napoléonienne est enfin saluée par la reprise du choral de départ, alors accompagné d'un carillon, avant que ne retentisse, en opposition à *La Marseillaise* exécutée précédemment, l'hymne impérial russe *Dieu sauve le tsar*, thème qui fut remplacé durant la période soviétique par celui du chœur final d'*Ivan Soussanine* de Mikhaïl Glinka.

Au fil des décennies, faisant lucidement la part des choses entre le peuple français et la personne de l'empereur que celui-ci s'était donné, les Russes ne tinrent guère rigueur à la France de l'engagement sur son sol des troupes napoléoniennes. Perçue au début sous les traits de l'agresseur et du tyran, la figure de Napoléon devait curieusement évoluer dans l'imaginaire collectif russe. Face aux résistances du régime tsariste à transformer ses institutions fossilisées selon un modèle plus démocratique et à son refus d'abolir un servage

encore vivace, le mythe aidant, Napoléon fut regardé peu à peu en Russie, telle une inattendue icône de la liberté, comme le bras armé des peuples aspirant à leur émancipation politique, suivant un paradoxe de l'histoire qui au fond doit beaucoup à la francophilie séculaire des élites russes. Les victoires françaises contre la Russie impériale durant la guerre de Crimée (1852-1856), remportées ultérieurement par Napoléon III, alors allié au Royaume Uni, à Alma, Sébastopol ou Malakoff, n'y changèrent rien en définitive et la constance de l'amitié entre les peuples russe et français sut s'affranchir du poids de ces conflits militaires, si bien que cet attachement réciproque donna naissance à l'aube du XXème siècle à une alliance politico-militaire durable qui éprouva sa solidité, quelques années plus tard, dans les terribles tranchées de la Première guerre mondiale.

*

En décembre 1812, entre 30.000 à 40.000 soldats de la Grande Armée devaient périr à Vilnius et dans ses environs, victimes moins du combat des armes que des rigueurs du froid ou de la maladie. Selon les investigations scientifiques pratiquées sur les ossements découverts en 2001, la plupart de ces militaires, de constitution robuste, ayant déjà vécu dans leurs chairs les affres anciens des champs de batailles, n'avait pas vingt-cinq ans ; certains des objets trouvés au contact des squelettes ont même permis de déterminer que nombre de ces jeunes soldats appartenaient à des unités composant la prestigieuse garde de l'empereur Napoléon.

Français, Italiens, Allemands, Polonais, Lituanais, incorporés de gré ou de force à la Grande Armée, ils furent des centaines de milliers de soldats à participer en 1812 à une folle entreprise militaire qui commença sous les auspices prometteurs de la victoire pour se terminer, après l'effroyable retraite de Russie, sous le sceau prévisible de la tragédie. Le 1^{er} juin 2003, les restes de quelques 3.000 soldats de la Grande Armée ont été inhumés solennellement à Vilnius, dans l'enceinte du célèbre cimetière militaire d'Antakalnis réservé aux grands personnages du pays, lors d'une cérémonie officielle organisée conjointement par le gouvernement lituanien et l'ambassade de France.

Un monument commémoratif, financé par la France et conçu par les Lituanais, fut dévoilé à l'occasion de cette cérémonie. Les mots suivants y sont sobrement gravés : « *Ici reposent les restes des soldats des Vingt Nations qui composaient la Grande Armée de l'empereur Napoléon 1^{er} morts à Vilnius au retour de la campagne de Russie en décembre 1812* ».

Karim Ouchikh
7 août 2012